

Quand Fidélius vint au monde, le 11 novembre 1908, il déclencha autour de lui des cris de joie. Son père, sa grand-mère, ses oncle et tante le virent magnifique, superbe, merveilleux. Ils l'accueillirent comme un Prince, un Roi, un Dieu. On lui donna le prénom de Fidélius; «on», c'est-à-dire, plus exactement, son père. C'est lui qui lui donna ce prénom, en hommage à l'ancêtre décédé un an plus tôt à l'âge de 102 ans.

Dans cette chambre conjugale au plafond bas, aux boiseries vétustes, à peine éclairée par un jour sale filtrant à travers la fenêtre, Henriette, sa mère, comme une jument primipare regarde étonnée cette chose sortie d'elle, à savoir son poulain, Henriette donc, elle, un peu lasse, regardait cet enfant qu'elle venait de mettre au monde. Gros bébé aux traits grossiers, chevelu et velu, un peu noiraud. Elle ne le reconnaissait pas. Voilà donc ce qu'elle avait fait! Cette miniature d'humain un peu simiesque devant laquelle, tous, autour d'elle, s'extasiaient! Henriette, mollement couchée dans le lit, ferma les yeux...

Dehors, perché sur un tas de fumier, affichant ainsi toute sa superbe de mâle trônant au milieu de la basse-cour, le coq

se mit à chanter comme pour souhaiter la bienvenue au nouveau-né...

Dans la nuit qui suivit sa naissance, Fidélius reçut la visite d'une femme. Dans la bercelonnette installée à côté du lit où dormaient ses parents, il reposait paisiblement, un souffle léger sortait de ses lèvres à peine entrouvertes. Pas un bruit dans la chambre ; seul le tic-tac de l'horloge bressane rompait le silence de la nuit. La femme se pencha sur l'enfant et du doigt effleura le duvet noir de ses cheveux. Elle approcha tout près de lui son visage et lui murmura à l'oreille :

— Je te donne rendez-vous dans quatre-vingt-dix-neuf ans.

Puis elle disparut.

Les petits poings fermés de Fidélius frémirent. Il tourna légèrement la tête et poursuivit sa nuit paisible, un sourire aux lèvres...

PREMIERE PARTIE

Chapitre 1

Quand Henriette accouche de son fils, elle a vingt-deux ans. Mais qui est Henriette ? Comment la définir sinon d'un seul mot : transparente. Oui, c'est ça. Henriette appartient à cette catégorie de gens que personne ne voit jamais. Elle n'a même pas besoin de dire : « excusez-moi d'exister ! » puisqu'elle n'existe pas. Certes, dans la poussière des Archives de Seine-et-Marne figure son acte de naissance, mais à part ça ? Née à Fontainebleau dans une famille de petits bourgeois, père fonctionnaire, mère sans profession. Deux frères. Elle a pourtant été brillamment reçue à l'École Normale de jeunes filles. Être institutrice, en 1908, ce n'est pas rien tout de même ! Mais Henriette n'a aucune ambition. Et quand elle prend son premier poste à Louhans, en Bresse, elle accomplit sa tâche sérieusement, certes, mais sans joie, sans douleur non plus.

C'est là, à Louhans, qu'elle a connu Jules. Comment se sont-ils rencontrés ? On ne sait pas. A-t-elle été touchée par la grâce de l'amour ? Comment le savoir ? Ni laide, ni belle quand elle était jeune fille, elle reste telle devenue femme.

Insignifiante. Silencieuse. Apparemment inapte à soutenir une conversation. Elle se contente d'être polie : elle salue quand on la salue, sourit quand on lui sourit, répond quand on lui pose une question. Heureuse avec son mari ? Se pose-t-elle seulement la question ? Du reste, elle n'a aucune raison de ne pas l'être. Jules n'est pas un mauvais mari, c'est un homme simple, une nature optimiste, toujours de bonne humeur ; un homme sympathique qui n'a pas d'autre ambition qu'une vie sans histoire avec les siens et avec les autres.

Il possède, en indivision avec sa famille, une ferme où cohabitent Bijou, le cheval de trait qu'il a élevé, et quelques Charolais, mais aussi et surtout des volailles, et, attenants aux bâtiments, plusieurs hectares de terrain. L'habitation est modeste, rustique, mais, pour l'époque, assez confortable. Là vivent avec lui sa mère, Philomène, ainsi que son frère Gabriel et Jeanne sa femme. En épousant Jules, c'est la famille entière qu'épouse Henriette. Mais ça ne la dérange pas. La bâtisse est vaste et conçue de telle manière que chacun y a sa propre place. Henriette l'insignifiante, Henriette la transparente, Henriette, en mettant au monde Fidélius, Henriette prend corps, prend vie, existe enfin. Certes, elle n'est pas éblouie par l'enfant, certes, elle ne le trouve pas beau, mais c'est un fils et avec lui, elle pose la première pierre à l'édifice, car Fidélius est le premier de sa génération, le premier descendant de Jules, le premier petit-fils de Philomène. Voilà pourquoi cet enfant est accueilli comme un prince par toute la famille. Car, sans le dire ni le montrer, chaque membre de la famille est resté jusque-là un peu perplexe, voire déçu que, depuis son mariage avec le fils aîné, Gabriel, Jeanne n'ait pas encore procréé...

Cinq années se passent avant que naisse le deuxième descendant, et c'est Henriette qui, de nouveau, met au monde un fils : Cyprien. Durant ces cinq années, Henriette a appris à être mère. Au contact de Fidélius, la fibre maternelle en elle s'est un peu développée. Pourtant, sans manifester beaucoup de tendresse à son fils aîné, elle a fini par le trouver beau cet enfant. Certes, il n'est pas laid, mais il est surtout charmeur, si bien que, quoi qu'il dise ou fasse – même la moins louable des actions : martyriser quelque insecte vivant, par exemple – chaque fois il déclenche autour de lui le rire béat de ces femmes – mère, grand-mère ou tante - un peu niaises pour qui l'enfant n'est forcément qu'innocence... Si Henriette l'institutrice sait se faire respecter de ses jeunes élèves, elle se montre beaucoup moins efficace avec Fidélius qui obtient d'elle tout ce qu'il veut. En fait, dans ce petit monde clos de la famille, seul Jules, parfois, tente d'imposer son autorité à l'enfant. Ce dernier s'y soumet d'assez bonne grâce parce qu'il constate très vite qu'il ne s'agit là que d'une autorité de façade...

Ainsi, au moment où naît Cyprien, Fidélius vient de passer cinq années d'une vie sans entraves, cinq années de la vie d'un prince. Dans ces conditions, inévitablement, Cyprien est à ses yeux celui qui dérange, qui vient rompre, avec ses vagissements de goret, la belle harmonie de sa vie.